

## Mariam, l'ermite

*Les habitants d'un petit village des Carpathes honorent fidèlement depuis quatre siècles leur « sainte », Mariam l'ermite. Ils vous narrent volontiers son histoire quand on les interroge.*

A l'âge de quinze ans, en 1585, Mariam fit un songe.

Devant elle, une balance ; à chaque extrémité du fléau, un plateau suspendu par trois chaînes. Sur l'un des plateaux, un lourd pavé de pierre. Sur l'autre, de petits cailloux. Des enfants, garçons et filles, vont et viennent à l'entour. Chacun a le droit de déposer un petit caillou, un seul, sur le plateau où peu à peu ils s'entassent. Derrière la balance, une étrange vieille femme, édentée, à moitié chauve. Son sourire sardonique fait grimacer sa figure chaque fois qu'un enfant dépose son caillou. Les enfants, anxieux, ne quittent pas des yeux le fléau de la balance qui reste obstinément immobile. Arrive une petite fille. Comme les autres, elle dépose son petit caillou. Un court instant l'espoir renaît sur le visage des enfants : ils ont cru percevoir une vibration du fléau de la balance. Mais non, rien ne change.

La vieille sorcière rit de son mauvais rire.

Survient, inattendue, une fillette habitant avec ses parents une ferme de la montagne. A son tour, elle met son petit caillou sur le plateau. Miracle ! Brusquement, la lourde pierre est soulevée : le plateau aux petits cailloux l'a emporté. Très fière, l'enfant bat des mains : mon petit caillou a été plus fort que le gros pavé !

L'inquiétante sorcière a disparu.

Voilà donc le songe. A son réveil, Mariam s'en souvient avec grande précision. Elle éprouve un bonheur d'une très rare qualité. Mais en même temps elle est malheureuse de ne pas le comprendre. En saisir la signification lui semble très souhaitable et très important.

Au bout de quelques jours, n'y tenant plus, elle se décide à consulter son confesseur, le vieux curé du village : lui, sûrement, saura interpréter le rêve.

Le prêtre écoute attentivement le récit de la jeune fille. Puis, pendant quelques minutes, qui paraissent interminables, il demeure silencieux, recueilli. « Je ne sais déchiffrer ton rêve, dit-il enfin. Mais peut-être y verrai-je plus clair si tu me racontes tes souvenirs d'enfance ? As-tu, dans le passé, connu cette même rare qualité de bonheur que le rêve t'a procurée ? » - « Oui, et même une plus grande encore. » Mariam lui fait alors le récit qu'elle tenait soigneusement enfoui au fond de son cœur - sa mère ne déployait pas un soin plus jaloux pour cacher quelques pièces d'or sous la pile de draps, dans la grande armoire.

« Alors que j'étais encore toute petite, un soir, les hommes du hameau sont venus à la ferme. Chaque fois que l'un d'eux entrait, le vent, qui soufflait rageu-

sement au-dehors dans la nuit noire, s'engouffrait dans la pièce en même temps que le visiteur. Groupés autour de l'âtre où brillait un grand feu de bois, les hommes parlaient à voix basse et grave ; à la lumière de la flamme, leurs visages, patinés par le soleil et le froid de la haute montagne, apparaissaient profondément tourmentés. Ma mère s'activait dans la pièce ; toutefois, plus souvent qu'il n'était nécessaire, elle se rapprochait de la cheminée : sans doute pour saisir au vol quelques bribes de la conversation des hommes. Une douloureuse inquiétude se lisait sur son beau visage. Moi-même, j'étais tout contre la cheminée. Personne ne faisait attention à ma présence de petite fille. Ma mère finit par m'apercevoir et me dit d'aller me coucher.

Je ne mis pas longtemps à me blottir sous mes couvertures car il faisait froid dans la chambre et le gémissement du vent m'angoissait. J'avais retenu certaines choses, sans les bien comprendre, de ce qui se disait autour du feu : la flotte turque est en marche vers le continent ; on annonce une terrible bataille ; si les Turcs gagnent, la population sera massacrée, les églises démolies, la religion du Christ disparaîtra du pays... Les images se bousculaient en moi, je n'arrivais pas à m'endormir. La pensée me vint de me lever. Mais il faisait si froid, et le vent me faisait si peur... Il fallut pourtant céder à la poussée intérieure car elle était impérative. Vite, je me suis levée pour réciter un *ave* et me recouchai aussitôt. Et je m'endormis. Et je dormis très bien.

Quelques jours plus tard, grande fête au village. Toutes les maisons sont décorées. La joie éclate partout. On me juge trop petite pour comprendre les événements, personne ne m'en parle. J'en suis réduite à recueillir des

lambeaux de conversation : la bataille a eu lieu, à Lépante, elle s'est terminée par une miraculeuse victoire. Toute menace est désormais écartée. En apprenant la nouvelle, je me dis : c'est certain, Marie a exaucé ma prière. Je connus alors un très grand bonheur. En même temps, je compris qu'il me fallait garder cette joie dans le cœur, comme un secret inviolable. J'étais émerveillée de découvrir la puissance de la prière d'une petite fille. Je promis à Marie de remplacer la vieille Elisabeth, ermite dans la montagne, plus tard, quand elle mourrait.

Dix ans ont passé. Il y a quatre jours, filles et garçons du village, nous discussions sur la place de l'église quand sonnèrent les cloches invitant à la récitation du chapelet. Nous nous regardâmes, il fallait se séparer. Un garçon, revenu de la grande ville depuis peu, railla : " Vous y croyez encore ! " En moi, le sang ne fit qu'un tour, et le secret scrupuleusement gardé jusqu'alors jaillit : " Il y a dix ans, la sainte Vierge a exaucé ma prière. " Et je racontai le beau souvenir. " Pour qui te prends-tu ! " s'esclaffa le garçon, goguenard. Cette nuit-là je ne dormis pas, en moi il y avait bataille. N'avais-je pas trahi le secret promis ? N'avais-je pas été naïve de croire que ma prière avait remporté la victoire ? Mais alors, si la prière ne sert à rien, les ermites non plus ne servent à rien. Et pourquoi projeter d'aller se retirer dans la montagne quand on a quinze ans et un grand désir d'être aimé et d'aimer ? Je ne dormis guère cette nuit-là. Je ne dormis guère mieux les trois nuits suivantes. C'est au cours de la quatrième nuit que j'eus mon rêve étrange. »

Son récit achevé, Mariam, les yeux ardents, fixe le visage du vieux curé. Pourquoi se tait-il ? Le silence lui

paraît interminable. Enfin, il dit comme une chose évidente : « Le petit caillou de la dernière petite fille du songe, c'est l'*ave* que tu as récité au pied de ton lit, au cours de la nuit de tempête. Et tu ne t'es pas trompée en pensant que ton *ave* a remporté la grande victoire.

Toutefois, Mariam, comprends bien l'enseignement du songe. Le petit caillou de la dernière petite fille n'aurait pas soulevé le lourd plateau si de nombreux petits cailloux, avant lui, n'avaient pas été déposés sur l'autre plateau. Sans doute, le dernier petit caillou a-t-il bien raison de penser avec fierté : moi, petit caillou, j'ai triomphé du gros pavé, mais chacun des petits cailloux du plateau peut en dire autant, car si un seul avait manqué, le dernier aurait été sans effet : la victoire du petit caillou, c'est la victoire de tous et de chacun. Ce qui veut dire en clair que personne ne doit penser : " A quoi bon prier, ma prière est trop infime et trop médiocre pour remporter une grande victoire. Et puis il y a tant de gens qui prient bien mieux que moi !" Mais si c'était justement cette pauvre petite prière médiocre qui manquait ? »

HENRI CAFFAREL